

Vous savez, cousine, c'est entre nous !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 21

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215600>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et l'ecclière la né. On crâirâi vère Ulrique :
Aprî lè votachon, lo dyerrié de Zurique
Tant ie fut vergognâo, tant l'avâi cresenâ,
Qu'avâi lo mor ein fû et rodzo âo bet dau nâ !

Trot ! trot ! trot !
Madama dè Brot
Qu'è tsesâte dein lo pacot.

Te vâo dêcheindre, mon petit,
Po pouâi allâ foutemassî
Pè lo pâilo, pè la cousena,
Frèza êcoulette et toupèna.
Atant l'autro que tè, ti doû, mon acheintion !
Vo dègènausî tot, mettè toî à bocllion.
Sant quemet lè derbon, mon bouibo et pu Ulrique :
Mè travaillant, mè de mau fant, cein lè on tique.

Tra ! tra ! tra !
Lo gènéral
Qu'è tsesâ
Du lo cholâ.
Tot eimpacotâ
Nion l'a relèvâ.
Gâ !

Marc à Louis, du Conteur.

N'EFFEUILLEZ PAS LA MARGUERITE

NOS prés, en plein épanouissement, sont constellés de marguerites, la fleur toujours gracieuse, sourire du printemps épanoui. C'est ce qui nous a donné idée de reproduire les lignes que voici, publiées il y a bien des années dans le *Conteur*. Elles sont tout à fait de saison et feront sûrement plaisir à nos lectrices actuelles, qui sont apparemment bien trop jeunes pour les connaître déjà.

N'effeuillez pas la marguerite,
Cela vous porterait malheur.

Un peu... Beaucoup... Passionnément... Pas du tout... Un peu ! !

— Tu viens, passant, d'effeuiller une première marguerite; tu viens d'interroger le mystérieux oracle... et, dis-moi, que t'a-t-il répondu ?

— « Un peu ! »

— Ah ! restes-en là, passant, si tu ne recherches que le vrai et tranquille bonheur. Restes-en là, n'interroge pas à nouveau, ne cueille pas une autre fleur, car, vois-tu, en amour aussi, le trop est l'ennemi du bien.

Un peu !... Qu'as-tu donc à désirer de plus ?

Tu l'as prise, cette marguerite, ayant bien vu que dans sa couronne blanche un pétale manquait déjà, emporté par les premières caresses de la brise du matin, et que ce pétale absent était justement celui qui l'aurait répondu : « Beaucoup ».

Un peu !... Qu'espères-tu donc trouver de mieux ? Et si peut-être, ce n'est pas encore le bonheur rêvé, n'en est-ce pas, tout au moins, la promesse et l'espérance ? Après la brise du matin, le chaud soleil de midi viendra qui redonnera une nouvelle sève à cette fleur et lui rendra la feuille que tu convoites.

Mais, tu ne veux rien entendre. Midi est trop loin, selon toi, et tu exiges de la pauvre pâquerette une réponse immédiate, une réponse conforme à tes désirs impatients. Sois donc servi à souhait...

L'oracle a parlé encore... il a parlé et pour te dire, cette fois, le mot magique et décevant : « passionnément ».

Te voilà maintenant au comble de tes vœux. Le bonheur est à toi, complet, sans mélange. Tu le tiens avec cette petite feuille blanche qui tremble entre tes doigts... qui tremble en murmurant toujours le même mot, le mot décevant et magique : « passionnément ».

Oh ! garde-le bien, ton bonheur, car le destin veille...

Serre-la bien la petite feuille blanche, car... Mais c'en est fait déjà, l'orage a passé, emportant tout ! Il ne te reste de ce bonheur de tout à l'heure que le souvenir et les regrets... Il ne te reste de la petite feuille blanche qu'un peu de pollen au bout des doigts.

Mais je t'entends... Tu espères bientôt retrouver

ce que tu viens de perdre, n'est-ce pas ? Hélas ! ignores-tu donc que jamais la marguerite capricieuse ne se répète et que l'amour parti est à jamais perdu.

Oui, va, effeuille, effeuille : « un peu, beaucoup ». Effeuille encore : « passionnément »... Effeuille toujours : « plus du tout ».

M. Rieux-Vausenne.

Une bonne société. — Cela se passait le 16 mai, dans une de nos bonnes petites villes vaudoises :

— Tu iras voter, au moins, Ferdinand ! disait une femme à son mari, un peu indolent.

— Hum !... Peut-être...

— Comment, peut-être ? N'as-tu pas honte. Tu iras voter !

— Oué... oué... n'aie pas peur.

— Et qu'est-ce que tu vas voter ?

— Oh ! bien... je sais pas encore... oui ou non.

— Ecoute, Ferdinand, fais pas le fou; tu vas aller voter oui et puis comme tu ne fais encore partie d'aucune société, tu entreras dans celle-là.

PREMIERE LETTRE

A un jeune ami pour lui dire comment j'entends qu'un homme s'adonne aux sports.

Berne, 4 mai.

Le sport doit être au corps ce que le labour est à la terre.

La maladie creuse, en catimini, des cavités énormes; la névrose s'empare des esprits et y implante ses idées fixes; les passions malsaines ne lâchent pied que sous l'arc-boutant de la volonté et non sans avoir laissé de funestes traces de leur passage; et la vie, enfin, telle qu'elle est après la déformation que lui a fait subir la civilisation humaine, destructrice quotidienne, fait son œuvre néfaste au fond des usines, des ateliers et des bureaux. Pour lutter contre cette alliance hostile quoi ? un pauvre corps amaigri, abandonné de tout temps à son triste sort et seul en face de tant d'ennemis du dehors et du dedans.

Réaction, crie une voix. Réagissez, dit le médecin à son patient docile à des soins impuissants. Réagir, dit à son confident l'ami intime; réagir, dit le père à l'enfant. Réagir : mot consolateur qui résonne comme un écho lointain à l'oreille des accablés et des désenchantés.

Et cependant, un homme est là qui a compris. Non pas l'athlète qui bande ses muscles hypertrophiés et s'efforce d'atteindre le record malsain, assouvissant ainsi comme d'autres les assouvissent, ses passions d'homme; mais un lutteur dont la vie est faite tout comme celle des autres, de réactions continues et qui, tandis que d'aucuns sommeillent et se complaisent dans un long engourdissement, répond : « présent », à l'aurore, dans le grand « matin calme » avec l'aube pour auréole.

Sans effort il puise dans l'air vivifiant et dans ses exercices physiques une force féconde et créatrice et comme chaque jour est un recommencement, chaque jour il recommence.

Il s'achemine ensuite vers le « devoir » journalier, l'humeur joyeuse à cause de l'apaisement qui est en lui et de son assainissement moral et devient alors pour tout son entourage une source d'étonnement infini.

Un tel sportsman existe-t-il ? ou n'est-ce là que l'image gratuite d'un sportsman idéal ?

Certes il existe. Vous ne trouverez son nom nulle part : il n'a jamais tenté de battre un record. Il est simplement un humble adepte d'une saine morale. Il satisfait aux besoins de son corps qui appelait au secours. Il n'a d'autre raison que celle fournie par son intelligence, à savoir, qu'il faut à l'esprit qui se développe, une force corporelle proportionnée à l'effort exigé par son travail intellectuel, qu'on enseme la terre qu'après l'avoir soigneusement retournée et que les choses ne se développent sans détriment pour l'une ou l'autre qu'en raison d'un juste équilibre.

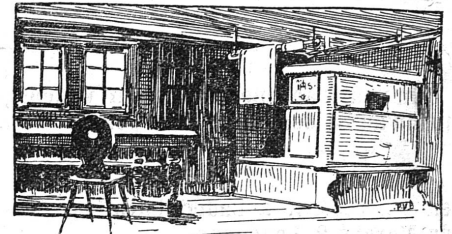
Et si d'aucuns ont été terrifiés par les exigences du sport moderne, si le record qu'il faut battre, le prix qu'il faut remporter les a tenus à l'écart de tout exercice physique, c'est qu'ils trouvaient le remède pire que le mal et qu'à tout prendre le repos calme qu'ils demandaient à une inertie com-

plète leur était plus salubre que les folles prouesses des « passionnés » du sport. Mais qu'on leur donne à ceux-là mêmes ce qu'ils souhaiteraient trouver : La possibilité de goûter selon leurs forces et leurs moyens aux bienfaits de la culture physique, peut-être alors se hasarderaient-ils à faire un effort vers une vie meilleure. A dater de ce jour, plus de doute qu'ils ne prennent plaisir à vivre moins paresseusement, à cause de l'apaisement qui s'ensuit et de la joie de vivre qu'implique l'assainissement moral de l'individu.

Car le sport doit être au corps ce que le labour est à la terre.

(A suivre)

R. Molles.



VOUS SAVEZ, COUSINE,

C'EST ENTRE NOUS !

AH ! c'est vous, cousine Julie ? que vous êtes pourtant gentille de venir me faire une visite !

— Oui, c'est moi ! Voyez, je n'y tenais plus; il fallait absolument que je fasse une petite sortie. Etes-vous comme moi ? cette neige vous donne-t-elle aussi l'ennui ?... Je n'ai aucune idée d'avoir passé un hiver aussi désagréable. Les hommes ne font qu'aller et venir par les portes sans seulement se donner la peine d'essuyer leurs socques, ce qui fait que la chambre a toujours l'air sale et en désordre !

Il n'y a que mon vieux qui ne m'apporte pas de neige, car il est trop frileux pour mettre le nez dehors; mais je crois que c'est encore lui qui me va le plus sur les nerfs. Toute la journée il est là, appuyé contre le fourneau, et la pipe à la bouche. Cette fumée me remplit l'estomac; et de voir cet homme toujours là, devant mes yeux, on ne saurait se figurer le noir que ça me donne !

Aussi j'ai pensé après midi : prends ton ouvrage et va un peu chez la cousine qui doit être seule, car son mari n'est pas toute la journée collé au fourneau, lui !

— Oh ! pour cela, ce n'est pas le mien qui m'ennuie par la maison; il aime si tellement jouer aux cartes et bavarder que, sitôt hors de table, il retourne faire une partie. Je comprends bien qu'il ne se plaise guère avec moi, parce que tout ce qu'il me dit m'intéresse si peu que je ne lui réponds jamais rien, à lui qui ne peut pas rester la bouche fermée.

— Oui, il aime assez causer, le cousin; ce n'est pas un vieux poitu comme le mien... A propos, pendant que j'y pense, et c'est un peu ce qui m'a fait venir, avez-vous entendu parler de la Rosalie P... ?

— Eh bien ! non; personne ne m'en a rien dit !

— Alors, si vous me promettez de n'en souffler mot à âme qui vive, je veux vous apprendre une chose qu'on m'a confiée en grand secret. Il paraît qu'elle va se remarier. Vous ne devineriez jamais avec qui, un vrai rien du tout !

— Est-ce possible ? est-ce qu'une femme qui en a tant vu avec son premier mari peut avoir l'idée d'en prendre un second ? Mais ces veuves sont toutes les mêmes; elles ne sont pas plutôt tranquilles qu'elles meurent d'envie de se remettre la corde au cou... Il faut que la Rosalie ait perdu la tête; elle est presque de notre âge et elle se remet à s'amouracher ! Ah ! ce n'est pas nous qui nous laisserions tenter par qui que ce soit si nous venions à perdre nos hommes, qu'en dites-vous, cousine ?

— Pour ce qui est de ça, personne ne pourrait me décider à dire « oui » une seconde fois ! Mais pour en revenir à cette Rosalie, croyez-vous qu'elle va faire parler les gens ! Et puis, cousine, c'est entre nous, s'il vous plaît, il y aura bientôt sur le

tapis une autre histoire sur le compte de la fille à Jean-Louis !...

— Dites-moi vite ce qui en est ! Que vous êtes pourtant heureuse, vous savez toujours tous les nouveaux !

— Eh bien, la chose est encore un peu cachée ; je n'en ai entendu parler que par la grosse Louise. Personne ne le lui avait dit, mais elle se doute de l'affaire et quand elle a quelque chose dans l'idée on peut être sûr qu'elle ne se trompe pas. Mais vous savez, cousine, il vaut mieux se taire pour le moment ; tout cela veut assez venir au jour.

— Mon té oui ; d'ailleurs on n'a que des désagréments pour le moindre mot qu'on prononce ; je l'ai bien vu avec ce que vous m'aviez raconté du garçon de la laitière. Il paraît que, sans penser à mal, j'ai eu le malheur de le répéter à quelqu'un qui s'est dépêché d'aller le redire à la mère. Depuis lors, elle ne me dit plus bonjour et regarde d'un autre côté lorsqu'elle me rencontre.

— A présent, il faut que je retourne à la maison ; c'est l'heure d'aller faire le café ; ce n'est pas que ça presse beaucoup, car l'ouvrage que font ces hommes ne peut pas leur donner bien de l'appétit.

Ah ! que le beau temps revienne vite ! il y a de quoi vous faire tomber malade de les voir toujours se croiser les bras et traîner leurs sabots par la maison... Au revoir, cousine, je me sauve, sans cela mon vieux serait dans le cas de me reprocher que je suis sortie pour bavarder : avec ces êtres on peut s'attendre à tout... Mais ceci entre nous ; pas un mot à qui que ce soit de ce que nous avons dit !

— Soyez sans crainte, cousine ; c'est comme si c'était enterré.

BIBLIOGRAPHIE

La livraison de mai de la Bibliothèque universelle et Revue Suisse contient les articles suivants :

Virgile Rossel, Un demi-siècle de poésie française ; C. Vallon, Cet imbécile de Claude ! Roman, dernière partie ; G. Rudler, Les candidatures de Benjamin Constant, dernière partie ; Dr Bonjour, Les Rêves ; Arnaldo Arzani, Un centenaire. Le Genevois J.-P. Vieusseux et l'unité italienne (1779-1863), dernière partie ; Ph. Jeanneret, En campagne contre les bolchéviki, par un Neuchâtelois, dernière partie ; Henri de Varigny, Simulation de blessures et de maladies, dernière partie ; Chroniques polonaise, suisse allemande, scientifique, politique ; Pour le 16 mai ; Revue des livres.

LE SALON ET LA CAVE

Des bords du Forestay, mai...

Mon cher Conteur,

C'est un jeune célibataire qui t'écrit pour te dire ce qu'il a sur le cœur.

Chacune de nos filles à marier croirait se manquer de respect si elle ne prouvait pas un amour sincère à son mari en lui apportant un ameublement de salon des plus luxueux. Cet ameublement, elle le disposera dans la pièce la mieux située, que le soleil égayera de ses meilleurs rayons et qui devrait être la chambre de famille. Mais pas du tout. Le lendemain de la noce, les volets seront hermétiquement clos, et sur la porte, fermée à double tour, on lira ou on croira lire : *Entrée interdite*.

Le pauvre mari, s'il reçoit des amis le matin, n'aura pour ses hôtes d'autres ressources que la cave, car la chambre ordinaire ne sera probablement pas « faite ». Si c'est l'après-midi, la couturière ou une visite quelconque l'occuperont.

Quant à la cuisine, madame ne peut y tolérer la présence de personne, car un lavage fait la veille ne lui a pas permis de « poutzer » ses casseroles ; et elle tient à son renom de bonne ménagère.

Si l'époux hasarde timidement le mot de salon, l'épouse se redresse d'un air de reine offensée et sur lequel il n'y a pas à se méprendre.

Et pourtant, ce que ce salon toujours fermé a coûté de soucis et de peines, sans compter les écus que le papa n'a donnés qu'à regret, et pour cause... Mais ce que fille veut...

Le mois avant le mariage, la maman, la future et ses amies ont discuté et parlé toutes à la fois, de longues journées durant, pour savoir si les meubles seraient recouverts de satin ou de velours, s'ils seraient roses, amarante ou noirs. Enfin, après avoir penché pour le satin amarante pendant quatre mois, mademoiselle s'est décidée pour le velours noir.

Tout est en place... reposez en paix, meubles superbes, personne ne viendra troubler votre long sommeil ; aucun fond de culotte ne ternira votre velours ; le soleil aura beau lancer ses rayons les plus gais, ils ne seront reçus que par les volets soigneusement clos.

Si plus tard, dans une occasion extra rare, la maîtresse du logis fait le sacrifice d'ouvrir cette pièce, à l'entrée, on sent ce quelque chose de lourd qui nous oppresse, ce quelque chose d'indéfinissable que l'on ne peut comparer qu'à la sensation de froid qui nous saisit dans une chambre mortuaire.

Tu comprendras, mon cher Conteur, si l'on est content de descendre vers le guillon, et si la cave est gaie... C'est vrai qu'elle s'ouvre moins rarement que le salon.

Mais je termine. Je suis célibataire... pas encore endurci, et j'espère que ma femme, au lieu de luxe dont je n'ai cure, m'apportera, avec un caractère aimable, de quoi meubler la « belle chambre », comme l'on dit à Lavaux. Ces meubles seront utiles et simples, en même temps que coquets et de bon goût ; et plus tard, je pourrai y faire entrer mes amis, qu'ils soient citadins ou campagnards, pour leur offrir un verre de 19.

Un jeune vigneron célibataire.



* FUMÉE *

IV

Il est temps, cher lecteur, de te présenter mon oncle et ma tante. Au fond, par le sang, mes bons parents ne m'étaient pas grand'chose : des cousins au neuvième degré, peut-être, mais ma famille avait toujours été fort liée avec eux. Ma cousine me nommait son neveu, je lui disais : ma tante ; mon petit cousin m'appelait Gustave ou mon cher enfant, et jamais il ne me vint à l'esprit de lui refuser le titre de l'oncle David. Aussi quel aimable caractère ! Petit personnage tout de cœur, du reste fort curieux. Il avait 4 pieds, 8 pouces, mesure vaudoise ; je vous le dis entre nous et tout bas, quoiqu'il ne soit pas là pour nous écouter, mais c'est une habitude que j'ai prise en vivant avec lui. En effet, il ne fallait pas lui parler de sa taille : sa taille c'était sa croix, et quoique l'oncle David ne fût pas riche de reste, je suis persuadé qu'il aurait sans regret abandonné la moitié de sa fortune pour avoir un pied de plus. Cinq pieds huit pouces, quelle belle chose !

Lorsque le brave petit homme était encore dans l'âge où l'on peut grandir, il avait coutume, au dire de ses intimes, de se mesurer fort souvent, si ce n'est tous les jours, contre la muraille blanche de sa chambrette. L'opération terminée, il se levait sur la pointe des pieds, retenait son souffle et, l'anxiété peinte sur le visage, regardait où en était la marque au crayon. Hélas ! depuis l'âge de treize ans, elle était toujours à la même place, preuve évidente que la crue était accomplie. Il est vrai que parfois mon oncle trouvait une ligne de plus qu'à l'ordinaire : quatre pieds huit pouces et une ligne ! L'heureux mortel n'avait garde de s'avouer son innocent ruse ; il était persuadé qu'il n'avait pas relevé la petite planche qui lui servait si souvent... Mais un jour, jour néfaste, David ne trouva plus que 4 pieds 7 pouces ! Il répète l'expérience et la réalité inexorable lui donne constamment le même chiffre. David parcourt sa chambre avec frénésie, la fièvre le saisit, une pensée affreuse s'empara de son intelligence : « Je décrois, je décrois ! » Tout à coup, il s'arrête ; son visage s'éclaircit comme par enchantement : « Si je décrois, c'est que j'ai mis mes pantalons, avant-hier j'avais mes souliers. Voilà où git l'erreur ! »

Depuis lors, mon oncle a toujours porté des bottes à talons fort élevés et un chapeau... un maître chapeau...

Une réflexion me tourmente, c'est que tout ceci ne donne une idée incomplète ou même entièrement fautive du caractère de mon oncle. Eh non, l'oncle David ne désire point briller dans le monde, ses goûts sont faciles, ses désirs modestes : s'il a été réélu municipal, si son commerce va joliment, si sa chère moitié ne le gronde pas trop, il est fort heureux... pourvu toutefois que personne n'ait parlé du géant de la foire ; car, en fait de taille, David dé-

teste les comparaisons, même mentales. C'est qu'aussi 4 pieds 8 pouces, pour un homme, ce n'est pas beaucoup.

Mon oncle l'avait toujours compris, et si bien qu'il avait résolu, à part lui, de ne jamais donner naissance à des enfants de son espèce : des garçons de 6 pieds, des filles de 5, tel était son point de mire. A cet effet, il épousa ma tante et je vous assure que son choix fut judicieux, car la chère dame était de belle venue. Malheureusement, mon petit cousin n'eut qu'un fils, qui mourut presque en naissant. Tout fut peut-être pour le mieux, car sur ce terrain-là, il est prudent de ne pas se fier aux prévisions.

V

« Un peu de dispute ranime,
Foin des gens toujours endormis. »

Refrain plein de sens et de vérité. Voyez un peu mon oncle et ma tante. Un jour ne peut guère s'écouler sans qu'il n'y ait entre eux au moins une légère altercation, et pourtant impossible de trouver un couple plus uni : mari toujours prêt à faire les quatre volontés de son épouse, épouse riant de puis vingt-cinq années de son petit mari.

— David, David ! entends-je crier depuis ma chambre. C'est la voix de ma tante, voix légèrement impérieuse qu'elle sait prendre lorsque quelque chose ne va pas. Rien qu'à l'accent, je pressens l'orage.

— Voilà bien ces hommes ! ils sont tous les mêmes ; toujours bien loin lorsqu'on voudrait leur parler, embarrassant chacun lorsqu'on n'a rien à leur dire. David !

Cependant le petit homme arrive en soufflant bien fort : il a enjambé les escaliers deux à deux.

— Que veux-tu, ma chérie ?

— Ce n'est pas de chérie dont il est question, monsieur David, votre magasin est dans le plus grand désordre.

Lorsque ma tante dit « vous » à son époux, c'est que le cas est grave. L'oncle le sait, aussi baisse-t-il la tête en attendant la suite.

Oui, dans le plus grand désordre, poursuit son interlocutrice, sans paraître touchée de cette prompt soumission. Ce matin, pendant que vous déjeuniez, un enfant est venu pour acheter des plumes et je n'en ai plus trouvé dans le tiroir... vous entendez ?

— C'est que...

— Taisez-vous ; le mal n'était pas grand ; mais hier déjà vous avez manqué une bonne affaire par votre négligence. L'hôtelier de la Tête Noire voulait faire sa provision de café ; vous n'avez pas eu de quoi le satisfaire. Un de ces jours, sans doute, nous verrons pis encore et bientôt vous n'aurez plus de pratiques. Allons, Monsieur David, continuez à faire à votre tête tant qu'il vous plaira. Cela va fort bien, oui fort bien : fermez boutique et croisez-vous les bras !

Atterré par ce flot de paroles, notre commerçant n'a rien à répondre. Il retourne à son magasin, fait une revue générale et se hâte d'écrire à ses correspondants. Demain plus rien ne manquera.

Ne croyez pas d'ailleurs que les affaires se présentent sous un aspect aussi déplorable que sembleraient l'indiquer les reproches de ma tante. Du tout, David a de l'ordre, du savoir-faire ; mais aussi songez que son commerce n'est pas simple. Mon oncle est marchand épicer, libraire, il vend des fournitures de bureau et fait aussi quelques petites choses dans les draps ; or comme il le dit fort sagement, tandis qu'il colle ses cornets, il est difficile d'être à la fois au four et au moulin. Et pourtant il n'est point question chez lui de spéculations gigantesques ou de capitaux fabuleux. En fait d'opérations de banque, l'oncle David change des écus de cinq francs contre de la monnaie. Il donne 34 1/2 batz et fait en sorte de placer la pièce reçue pour 35 ; c'est là toute sa science.

(A suivre.)

Benjamin DUMUR.

Royal Biograph. — Au Royal Biograph, cette semaine, la fin du merveilleux film « Le Galérien », avec le dernier épisode : « La dernière incarnation de Colin ». Ce qu'il y a de remarquable dans ce film, c'est le réalisme du scénario, tiré des œuvres fortes de Balzac. Le second grand film, « Le Chériff », est un drame étonnant du Far-West, supérieurement joué par William Hart, le roi des cow-boys. La donnée est captivante et divertissante, en même temps.

Dimanche, 23 (Pentecôte), relâche. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 1/2 h. Dès la semaine prochaine, un grand film à épisodes « Barrabas », avec le désopilant comique Biscot, un film splendide avec l'hercule Maciste.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

J. MONNET, édit. resp.